

AUTISME ET PSYCHANALYSE

AUTISME - NI RITUEL PSYCHANALYTIQUE NI RÉDUCTIONNISME GÉNÉTIQUE !

par Yehezkel BEN-ARI, Nouchine HADJIKHANI et Éric LEMONNIER

suivi de

AUTISME ET PSYCHANALYSE : UNE RHÉTORIQUE D'ESQUIVE ET DE CONTRADICTION par Nicolas GAUVRIT

Les débats homériques en cours sur les causes de l'autisme laissent perplexes toute personne un tant soit peu informée sur la réalité de cette maladie. Des conflits idéologiques, forts éloignés de la réalité médicale et biologique, semblent fleurir particulièrement dans l'autisme. Il convient de rappeler quelques faits qui ne sont pas contestables.

1. L'autisme est une maladie précoce qui prend naissance le plus souvent pendant la grossesse. On trouve plus de neurones dans certaines régions cérébrales des enfants autistes. La prolifération cellulaire ayant lieu exclusivement in utero chez l'homme, cette preuve ne peut être contestée. L'autisme est une maladie du développement cérébral avec la formation très tôt de réseaux neuronaux aberrants qui rendent difficile la communication des enfants autistes dès leur plus jeune âge.

2. L'autisme a parfois une origine génétique, mais l'environnement joue un rôle crucial. On a pu identifier des mutations génétiques dont l'expression chez l'animal cause des malformations et un "comportement autistique". Ces mutations, qui ont un impact sur la formation de connexions entre cellules nerveuses, entraînent dans le cerveau de l'embryon un cercle vicieux avec des effets délétères sur les régions atteintes.

3. Des études épidémiologiques montrent une bonne dizaine de facteurs de type environnementaux ayant un rapport avec l'autisme. Ainsi, une étude danoise des corrélations entre autisme et complications à la naissance montre plus de soixante facteurs périnataux liés à l'autisme, y compris une présentation anormale du bébé lors de la naissance, des complications de type ombilicale/placentaire, une détresse fœtale, une lésion ou un trauma néonatal, une naissance multiple, une hémorragie maternelle, une naissance en été, un faible poids à la naissance, une petite taille pour l'âge gestationnel, une malformation congénitale, des difficultés de nutrition, une anémie néonatale, une incompatibilité ABO (les trois groupes sanguins) ou de type rhésus.

La probabilité d'avoir un enfant autiste augmente de façon significative quand deux facteurs sont réunis. Des toxiques tels que les métaux lourds et les pesticides ont aussi une incidence sur l'expression de la maladie. En résumé, l'autisme est une maladie développementale multifactorielle.

4. Une malformation cérébrale est un phénomène "biologique" qui ne nage pas dans l'éther et ne se guérit pas avec des mots. Parler de la responsabilité de la mère et de vouloir guérir les rapports avec son enfant fait fi de cette réalité biologique. Par exemple, l'ocytocine - une hormone libérée pendant la naissance et l'allaitement joue un rôle certain dans l'attachement mère-enfant. Imaginons que cette hormone marche moins bien chez une mère et son enfant ; va-t-on l'accuser d'en être responsable et va-t-on guérir ce rapport difficile avec des mots ou plutôt avec l'hormone déficiente ? Il faudrait rappeler que même les aspects affectifs qu'affectionnent les psychanalystes ont par essence un substratum biologique. La prétention des psychanalystes de guérir cette maladie avec des séances de psychanalyse ne tient pas, car on ne peut pas ignorer la biologie. Le manque de fondement scientifique de cette branche et le fait qu'elle s'affranchit du minimum de preuves statistiques auxquelles sont astreints tous ceux qui veulent développer des traitements est inacceptable.

De plus, non seulement les preuves d'une quelconque amélioration sont toujours attendues, mais de plus la méthode provoque des dégâts en culpabilisant les mères et en faisant prendre du retard à l'enfant pendant que celui-ci est privé d'une éducation qui pourrait l'aider à se développer. A l'autre extrême, le réductionnisme génétique procède d'une simplification abusive qui, tout en dédouanant les mères de leurs responsabilités, ne tient pas compte des facteurs environnementaux.

On a pu identifier des centaines de mutations associées à l'autisme, dont plusieurs sont aussi à l'origine d'autres

maladies neurologiques. Il y a donc plusieurs gènes pour une même maladie et plusieurs maladies pour un même gène montrant la difficulté du diagnostic et rendant une thérapie génique illusoire. Cette double OPA sur une maladie et des parents dont le courage mérite plus de respect et d'admiration n'a pas lieu d'être. Cette maladie et son traitement posent un problème redoutable aux chercheurs, qui doit être abordé avec pragmatisme et sérieux. Les parents rapportent souvent avoir vécu la prise en charge de leur enfant comme une épreuve, d'une part par la culpabilisation maternelle qu'elle engendre, mais surtout en proposant une hiérarchie des priorités, souvent sans prendre en compte les objectifs essentiels d'autonomie et d'intégration. Les parents ont souvent à juste titre le sentiment d'être dépossédés de leur fonction parentale, incapables qu'ils seraient de faire des choix pour leur enfant.

Il faut avoir le courage de dire que cette maladie ne va pas être guérie au sens où on l'entend avec une aspirine. Des méthodes différentes peuvent permettre d'améliorer le quotidien des parents, tant mieux, c'est déjà cela ! La guéguerre entre droite et gauche n'a pas lieu d'être ici, marier la gauche avec la psychanalyse est aussi simpliste que prétendre que les approches comportementales sont de droite. Commençons par comprendre comment se construisent ces réseaux aberrants, comment réduire leurs effets nocifs sur les réseaux voisins et, surtout, comment arriver à réduire tout cela le plus tôt possible, et on aura avancé.

Cessons de promettre la guérison miraculeuse à partir d'un gène ou d'une molécule qui effacera les séquelles des malformations développementales. C'est en bloquant ces activités aberrantes avec des outils pharmacologiques que les promesses les plus sérieuses sont en cours de développement. En attendant, une approche à la carte sans menu fixe et sans hégémonie s'impose, mais elle doit être basée sur des méthodes qui ont fait leurs preuves.

*** Ce « point de vue » de Yehezkel Ben-Ari, neurobiologiste, Nouchine Hadjikhani, neuroscientifique et Eric Lemonnier, pédopsychiatre a été publié le 22 février 2012 dans l'édition du quotidien *Le Monde*.**

Commentaire de Nicolas Gauvrit, membre du groupe européen de psychologie mathématique, pour Psychothérapie Vigilance : « J'ai au moins une critique logique à faire : l'idée que, parce qu'un trouble est d'origine biologique, le traitement doit être lui aussi "biologique" est un sophisme fondé sur "l'erreur de Descartes". Un trouble purement génétique comme la phénylcétonurie ne se traite pas par des médicaments, mais amène à un régime alimentaire différent. La trisomie est purement génétique, mais les seuls soins efficaces sont psychothérapeutiques. Quant à l'autisme, les méthodes qui apportent un résultat démontré ne sont pas biologiques mais comportementaux et éducatifs. Bien que l'article soit intéressant, je suis profondément gêné par ce raisonnement fallacieux. »

AUTISME ET PSYCHANALYSE : UNE RHÉTORIQUE D'ESQUIVE ET DE CONTRADICTION

par Nicolas GAUVRIT

Depuis quelques mois, l'autisme et son traitement psychanalytique sont au cœur d'une polémique médiatique vive. Plusieurs événements, regroupant le procès puis la censure du film *Le Mur* de Sophie Robert, l'inauguration de l'année 2012 comme « année de l'autisme », les recommandations de la HAS (Haute Autorité de la Santé) qui préconise l'abandon de l'approche psychanalytique, et l'implication du député Daniel Fasquelle, qui adopte une position similaire, ont participé à l'émergence de cette polémique.

Dans les colonnes de grands journaux fleurissent des plaidoyers pour le maintien dans la psychiatrie d'une approche psychanalytique. Les lignes de défense prises par ces psychanalystes et les artifices rhétoriques utilisés dans le débat en cours, dont quelques-uns nous semblent récurrents, doivent être dénoncées. Si les tenants de la psychanalyse ont évidemment le droit d'exprimer et défendre leur point de vue, cela devrait se faire dans le respect de la rigueur et de la logique.

La victimisation apparaît d'abord sous des formes variées avec parfois des accents enfantins provoquant la pitié du lecteur. Ainsi, on peut lire par exemple dans *Le Monde* (22/02/2012) que Pierre Delion « dont on ne dira jamais assez la gentillesse et l'esprit d'ouverture, est la victime d'une véritable persécution ». On se souvient également des titres d'Elisabeth Roudinesco dénonçant la « haine » de la psychanalyse. Il ne s'agit pas ici de prétendre que la psychanalyse n'est pas victime d'attaques, mais de rappeler que la remise en question académique est normale et fait partie du processus scientifique. Il n'y a pas lieu de s'en formaliser : Nous devons, pour le bien des enfants souffrant d'autisme et de leurs parents, déterminer quelle méthode est la

meilleure pour chacun. Le fait que les porteurs d'une méthode soient critiqués ne valide en rien leur théorie.

La psychanalyse a, de fait, largement reculé dans les universités françaises – mais beaucoup moins chez les praticiens. Elle a été la cible de critiques scientifiques importantes. La faiblesse de ses bases théoriques, l'absence de preuves d'efficacité, et désormais son incapacité à répondre à ces critiques, ont rendu intenable – et spécialement dans le cadre de l'autisme – la position purement psychanalytique. Aussi, les tenants de cette «cure» ont-ils adopté une position intermédiaire, et promeuvent désormais une approche intégrative, macédoine de thérapies baignant dans la sauce psychanalytique. Or, pas plus que la psychanalyse seule, cette intégration n'a fait la preuve d'une efficacité supérieure aux autres méthodes actuellement disponibles. Si cette position convainc, c'est uniquement parce que nous sommes tous sensibles à ce qu'on pourrait appeler le «sophisme du juste milieu» selon lequel la vérité est toujours à chercher à mi-chemin entre les opinions contradictoires, ce qui est souvent faux.

Les promoteurs d'une approche psychanalytique ont également recours, ces derniers temps, à l'esquive. Cette feinte consiste à détourner l'interlocuteur de la question primordiale – celle de l'efficacité des méthodes et du bien de l'enfant – en déplaçant le discours dans le champ affectif, celui de la culpabilité ou de «l'éthique». Pour cela, ils s'appuient sur une représentation sociale caricaturale de la psychologie, qui oppose des psychanalystes profondément humains, et des cognitivistes prônant une approche chimique. La réalité est bien différente, et de nombreux «cognitivistes» voient dans les approches thérapeutiques fondées sur la science une alternative non seulement à la psychanalyse, mais aussi et surtout aux traitements par psychotropes. Pourtant, les médias donnent régulièrement la parole à des défenseurs de la psychanalyse ressassant que l'abandon de la psychanalyse «assèche», déshumanise, et détruit l'éthique de la profession de psychothérapeute, allant jusqu'à prétendre que les méthodes éducatives, cognitives ou comportementales de l'autisme consistent à traiter tous les enfants de la même manière, selon un protocole indépendant de la singularité de la personne... oubliant ce que le code de déontologie des psychologues prévoit : «La complexité des situations psychologiques s'oppose à l'application automatique de règles» (préambule de la version de février 2012).

Pour faire bonne figure, les promoteurs de la psychanalyse réclament souvent un débat centré sur les aspects scientifiques, déplorant qu'il devienne une guerre d'opinions au lieu d'une controverse plus rationnelle. Mais ces appels à un débat scientifique sont contredits par le déplacement du discours dans le champ émotionnel et l'attachement à l'idée que la psychanalyse est par essence non testable. C'est ainsi que la tribune publiée dans *Le Monde* réclame un retour au cadre scientifique tout en rappelant que le psychanalyste lacanien ne se réclame que de lui-même, et donc, implicitement, pas de la science... En maudissant le «scientisme» qu'il ne définit pas, l'auteur arrive en fait dans un seul et même mouvement à réclamer ce qu'il refuse.

Après un siècle d'utilisation, on attend toujours des éléments tangibles, des expériences reproductibles en faveur des théories et pratiques psychanalytiques. Au lieu de travailler à les produire, les tenants de cette approche dépensent beaucoup d'énergie pour esquiver une réflexion sur cette absence de validation, en postulant que la psychanalyse est inaccessible à l'investigation scientifique (une pure profession de foi). Si tel était le cas pourtant, la psychanalyse serait une philosophie, un récit. Le code de déontologie des psychologues, qui rappelle dans l'article 14 notamment que le psychologue doit utiliser des méthodes scientifiquement éprouvées, impose donc l'abandon de la psychanalyse, au moins dans tous les cas où une alternative efficace existe, et jusqu'à ce que la psychanalyse ait pu fournir des arguments solides en sa faveur.

*** Nicolas Gauvrit est mathématicien et cognitiviste. Maître de conférences en section 25 (maths), il enseigne les mathématiques à l'Université d'Artois, tout en étant chercheur en didactique dans un laboratoire de l'Université Paris-VII-Denis-Diderot. Il est membre du groupe européen de psychologie mathématique. Il est l'auteur d'une thèse en sciences cognitives sur les logiques non-classiques et le raisonnement humain.**

(article inédit, 25 février 2012)

A lire : «Défaites de la psychanalyse sur le terrain de l'autisme : le documentaire «Le Mur» à nouveau libre de diffusion. http://www.psyvig.com/doc/doc_134.pdf